

Tristan Corbière 1845/1875  
Louis Brauquier 1900/1976

L'Escale  
des trépassés

Bernard  
Meulien

Gérard  
Pierron

clarinettes, violon *Marie Mazille*  
guitares *Yves Perrin*  
accordéon, dulcitone *Patrick Reboud*

*Marc Brémont* décor  
*Hélène Raimbault* mise en scène  
*Jack Percher* lumières



*Histoire d'une création  
étapes de travail et synopsis*



Aôut 2011, au moment où nous rédigeons ce cahier, nous sommes à un mois de la résidence de création de «l'Escale des trépassés» au THV de St Barthélémy d'Anjou.

Bien sûr il nous reste beaucoup à faire et des choses vont bouger pendant cette résidence. Pourtant nous avons envie de faire partager à tous les gens qui nous soutiennent ce document de travail en le joignant à nos invitations.

Nous espérons qu'il vous donnera envie de voir le spectacle et de faire plus ample connaissance avec ces deux grands poètes.

le P'tit chariot

Un mâât de navire n'est jamais en bronze. Bernard Meulien connaît avec cœur les poèmes de « gens de mer » de Tristan Corbière et moi-même, je connais bien l'œuvre de Louis Braquier. Bien sûr il a fallu choisir dans la richesse de ces deux œuvres fortes et bouleversantes afin d'éviter un spectacle « au long cours ».

Il tient à nous, poussés par les voiles de Marc Brémont, le marin-sculpteur de Mouliherne, de leur redonner vie les 21 et 22 septembre au Théâtre de l'Hôtel de Ville de St Barthélémy d'Anjou,

Merci à l'équipe du P'tit Chariot, Catherine, Fanfan et Jean Pierre pour tout le travail donné à ce projet et aux nombreux amis qui nous ont aidés.

Gérard Pierron

# L'escale des trépassés



*Tristan Corbière 1845-1875*



*Louis Brauquier 1900-1976*

Deux poètes marins, deux revenants, se retrouvent lors d'une escale imaginaire. Un siècle sépare la date de leur départ. Tristan Corbière est breton, Il chante la marine en bois, la *mer taillée à coups de hache* (1). Louis Brauquier est provençal, il chante la marine en fer, les grands cargos des messageries maritimes, *l'eau douce pour navires*(3). Ces deux hommes passèrent leur vie à *lancer des amarres*(2),

Nous vous proposons dans un décor de voile fantomatique, un montage poétique où Bernard Meulien et Gérard Pierron accompagnés de leur équipage musical, joueront le rôle de Corbière, le rôle de Brauquier.

Textes dits ou chantés, respirations instrumentales originales, composent ce spectacle théâtral. Revenants et interprètes enrichis de leurs différences, complices dans leur amour de la mer nous entraînent dans un voyage plein de vie, de rêve, de fureur, d'amitié. Rien de plus vivant que ces trépassés-là dans leur si profonde humanité.

(1) *Les amours jaunes* de T Corbière, (2) *"Eau douce pour navires"* L Brauquier, (3) *"La liberté des mers"* L Brauquier.

*Un pays, — non, ce sont des côtes brisées de la dure Bretagne : Penmarch, Toui-Infern, Poul-Dahut, Stang-sn-Ankou... Des noms barbares hurlés par les rafales, roulés sous les lames sourdes, cassés dans les brisants et perdus en chair de poule sur les marais.. Des noms qui ont des voix. Là, sous le ciel neutre, la tourmente est chez elle : le calme est un deuil.*

*Là, c'est la Baie-des-Trépassés où, des profondeurs, reviennent les os des naufragés frapper aux portes des cabanes pour quêter un linceul.*

*Là naissent et meurent des êtres couleur de roc, patients comme des éternels.*

*C'est là que j'invente un casino..*

*Tristan Corbière*

*Bernard Meulien*  
*"Les amours jaunes"*  
*de Tristan Corbière*



Bernard Meulien ce soir nous offre Tristan Corbière, marin faux, grinçant vrai ! Poulie d'os dans la mâture du Hollandais Volant ! Arrimez-vous ! Il nous érafle le sabord ! Voyez la griffe, douleur inextinguible ! Cri dératé où l'on perdrait son âme !

Le voilà le bouffon, le tordu, le nabot pilotant son sabot ! Plus grimé qu'An Ankou ! Spectre de mort bretonne ! Il est blanc-gris de clown, l'épouvantable abat qui veut mouiller son groin dans le car de l'amour !

Meulien dans sa baignoire ! Est-il farce ce berceau ! ce cercueil, ce trognon de client amarré sur sa chèvre ! Et qui s'agite ! Plein d'appétits, de sueur et de larmes de mer salace !

Meulien-Bossu Bitor (1) ! Quelle émotion ! Les spectateurs attendent ! D'un seul poumon serré par "quelque chose" qui arrive en travers ! C'est un infirme recalé qu'on a mis en tréteaux ! L'écorché rafale qui geindrait comme un homme ! Un sale crincrin d'esquilles de verre : "Morceau de cœur crevé et de paille de fer" !

Et puis "L'Américaine" où Corbière s'offre la vie

rêvée puisqu'il est ENFIN capitaine d'un lougre chenapan et qu'il s'encombre - ô l'avenir peut-être - d'une héritière excentrique en mal d'émotions fortes !

Meulien, pieds nus, la redingote ouverte, bâché à l'amiral, nous raconte une de ses aventures ! Il vibre ! transpire ! hurle des ordres ! tremble de froid !

La main sur l'équipage et pour les éléments : vrai baiseur de tempête !

C'est un coup de bravoure ! Il se démène ! Mince et les yeux flambés. Le récit jaillit comme mitraille : musclé ! nerveux ! fiévreux ! vécu !!!

Nous sommes du bateau ! fiers et ... pas fiers ! transportés ! Déjà l'on se dit : il faut que je relise ça ! C'est le cadeau du comédien à la poésie !

*Simonomis*

(1) De "bitord" : petit cordage tordu en double.



## Tristan Corbière

Son vers vit, rit, pleure très peu, se moque bien, et blague encore mieux. Amer d'ailleurs et salé comme son cher Océan, nullement berceur ainsi qu'il arrive parfois à ce turbulent ami, mais roulant comme lui des rayons de soleil, de lune et d'étoiles dans la phosphorescence d'une houle et de vagues enragées !

**Verlaine** (*Les Poètes maudits-Tristan Corbière*)

Chez Corbière, le sentiment de la mer était si profond ! Il avait vraiment pour elle des tendresses et presque une jalousie d'amant ; il veillait sur elle comme sur son bien. Passion trop explicable ! N'était-ce pas à la mer qu'il devait ses seules satisfactions d'amour-propre ? Ce pauvre déchet d'humanité, qui traînait sur la terre ferme avec des gaucheries d'échassier dont on a rogné les ailes, la mer en refaisait un homme et l'égal des plus robustes, un matelot « premier brin ». Verlaine parle des « prodiges d'imprudences folles » qu'il accomplissait sur son côtre le Négrier. Il n'y a rien là d'exagéré. Vingt fois il faillit couler dans les terribles chenaux de la côte léonarde ; il attendait exprès, pour s'embarquer, que le cône des basses pressions atmosphériques fût hissé à la drisse du sémaphore ; il eût souhaité peut-être que la sirène répondît à ses provocations et, par quelque belle nuit d'équinoxe, le couchât dans sa robe étoilée... **Charles Le Goffic**

... Poète, en dépit de ses vers ;  
Artiste sans art - à l'envers ;  
Philosophe - à tort à travers.  
Un drôle sérieux - pas drôle.  
Acteur: il ne sut pas son rôle;  
Peintre: il jouait de la musette ;  
Et musicien: de la palette.  
Une tête! - mais pas de tête;  
Trop fou pour savoir être bête ;

...

...Trop Soi pour se pouvoir souffrir,  
L'esprit à sec et la tête ivre,  
Fini, mais ne sachant finir,  
Il mourut en s'attendant vivre  
Et vécut s'attendant mourir.

Ci-gît, - cœur sans cœur, mal planté,  
Trop réussi - comme raté

*extrait d' Epitaphe de Tristan Corbière :*



Tristan Corbière, huile sur carton de Jean Vacher Corbière

Le poète des Amours Jaunes vécut perpétuellement en porte à faux entre les réalités et des rêves. Héritier d'une santé médiocre, déformé par les rhumatismes, il mena sur les côtes de sa Bretagne natale une existence de solitaire. La mer fut sa passion de toujours, sa vie quasi légendaire un tissu de farces et de déguisements qu'illumine un instant le sombre éclair d'un amour malheureux. La radicale ironie de Corbière prend sa source au plus profond de son être déchiré, dévaste tout sur son passage et ne fait pas de quartier. Son œuvre se situant dans la lignée des bohèmes de toujours, donne, par sa lucidité sans pitié, son écriture percutante et bousculée, ses images brèves et aveuglantes, un nouvel accent au sentiment de modernité déjà revendiqué par Baudelaire. Plus rien ne nous interdit de nous trouver directement de plain-pied avec son œuvre rayonnante et géniale. **B Meulien**

*Gérard Pierron*  
*"La chanson d'escale"*  
*de Louis Brauquier*

Pleurant sur le corps de la ville  
Epuisée de désirs amers,  
Tu appelles tes soeurs, les îles,  
Et tu marches vers la mer.  
Louis Brauquier

*La peinture de Louis Brauquier a donné confiance à mon inspiration mélodique. Sois simple et reste simple. "Près du bois et du cordage, près de la mer et du vent". Impressionné par ses livres comme un enfant de dix ans au pied d'un paquebot en cale sèche, j'ai connu des sueurs froides devant la responsabilité de la tâche ; on ne touche pas sans inquiétude à une oeuvre d'un tel tonneau. Que notre musique ait l'honnêteté de ses images et qu'elle soit colorée comme ses tableaux, ce sera déjà beaucoup. L'oeuvre poétique de Louis Brauquier est un trésor marin, mais elle est pour moi encore bien plus, un trésor d'humanité.*

*Je ne suis pas venu piller ce trésor, je suis venu le chanter. Que ma voix soit proche de ceux qui le protègent et qu'elle participe au sauvetage. G Pierron*



Photo Manuel Gipouloux

Album "la chanson d'escale"  
Mélodies et interprétaion **Gérard Pierron**  
Arrangements et direction musicale **Richard Galliano**  
Richard Galliano accordéon, Pierre Mortarelli Contrebasse, Didier Roussin guitares

Pierron est un type en or. Faites passer. Avec ferveur, avec âpreté; il nous fait connaître la condition historique de nos grands réfractaires ...

"La Chanson d'Escale" textes de Louis Brauquier, sous la direction musicale de Richard Galliano... un véritable trésor marin doucement émergé par la grâce d'une voix d'écume et de vent... Patrice Delbourg "L'événement du jeudi"

Un aventurier de la chanson ce Gérard Pierron. Après Gaston Couté, Eugène Bizeau, Emile Joulain et les poètes de la Loire, sa nouvelle escale nous convie à la découverte de Louis Brauquier.

Quand la chanson a une âme, Pierron est au rendez-vous, nous aussi.

Jacques Vassal "Parole et Musique"

Un découvreur de poètes et d'îles, un preneur de quart à bord des accordéons : c'est Gérard Pierron.

Il chante avec cette absence totale d'affectation, cette presque démesure qui fait que d'emblée vous mettez ses disques dans l'étagère spéciale : " écouter souvent".

Jacques Bertin "Politis"

Avec sa voix claire au timbre rare, sa grande simplicité de ton, Gérard PIERRON qui met du jazz dans ses parler et du swing dans ses émotions a été deux fois récompensé du prix Charles Cros.

Frank Tenaille, Le Nouvel Observateur.

## Louis Brauquier

Officier de la marine marchande, il parcourut le monde. Il fut employé des Messageries maritimes de 1926 à 1960 où il connut une quinzaine d'affectations : Marseille sa ville natale, Alexandrie qui l'a fortement inspiré ou encore Saïgon, Sidney, Djibouti... Il a écrit l'essentiel de ses œuvres pendant cette période.

Prix de poésie de l'Académie française 1976

Ses voyages lui ont aussi inspiré des peintures.

Il fut l'un des créateurs de la revue *Les Cahiers du Sud*



J'ai fait des poèmes chauds  
Comme des nuits africaines,  
Il faut que je me souviene  
Aujourd'hui de mon berceau.

J'aurais voulu un navire  
Minuscule et haut mâté;  
Nous l'aurions accroché  
Au coeur de la Basilique.

Mais je ne suis pas marin;  
Pour le plaisir de ma mère,  
J'ai tracé à ma manière  
Ces louanges ce matin.

extraits des «Litanies à Notre-Dame de la Garde».

### Louis Brauquier... Les chants de l'exil

Quel plaisir que de redécouvrir réunies dans le recueil "Je connais des îles lointaines" les oeuvres poétiques complètes de Louis Brauquier rééditées avec bonheur par les Editions de la Table Ronde. "Et l'au-delà de Suez", "Le Bar de l'Escale", "Eaux Douces pour Navires", "Pythéas", "Libertés des Mers", "Ecrits de Shangai", "Feux d'Epaves", "Hivernage", "Le Cyprès Couronné de Myrthe" (provençal et traduction) : ils sont tous là, ces poèmes qui plantent le décor des grandes villes portuaires où Marseille occupe une large place, figent en instants magiques le mouvement des navires, les voyages, l'exil et les amitiés lointaines, et chantent la mélancolie de la Provence et son âpre beauté.



Photographie de Louis Brauquier

Exilé forcé autour du globe par son métier auprès des Messageries Maritimes, Louis Brauquier n'aura de cesse, toute sa vie, de témoigner par ses écrits de son attachement viscéral à sa ville natale. Il est par excellence le poète de l'exil et de la mémoire qui, loin de ses racines, caresse l'espoir secret que le prochain bateau sera pour lui et le ramènera sur les bords du Lacydon aimé. Il est aussi le poète de l'attente, celui qui reste à quai quand d'autres partent sur les mers. C'est probablement dans ses écrits que Marcel Pagnol trouva la trame du personnage de Marius pour sa trilogie.

Mais Louis Brauquier est également le poète de la vie qui bat au coeur des villes maritimes, le chantre du bouillon-

nement des ports, le fidèle portraitiste des anonymes qui peuplent les quais et leurs alentours. Ce faisant, à l'instar d'André Suarès ou d'Albert Londres, il devient le miroir de cette période si particulière de l'entre-deux guerres qui voit l'apogée des compagnies de navigation marseillaises et des colonies. Un très beau moment de littérature que tout exilé devrait connaître et sans nul doute apprécier.

**Olivier Frébourg éditions de la Table Ronde**

[http://www.marseillais-du-monde.org/iles\\_lointaines.php3](http://www.marseillais-du-monde.org/iles_lointaines.php3)

## Comédien, chanteur et musiciens



**Bernard Meulien** - Comédien. Il a joué avec M Maréchal, M Bluwal, P Fructus, JP Sarrazac, J L Hourdin et beaucoup d'autres..

Prix d'interprétation poétique Avignon off, il a aussi tourné pour le cinéma et la télévision pour laquelle il a incarné le rôle de G.Couté. Il a monté cinq spectacles en solo dont "Les amours jaunes" sur les textes de Tristan Corbière qui lui ont valu bien des éloges.



**Gérard Pierron** - Chanteur et mélodiste. 12 albums 2 prix "Charles Cros", Prix "Jacques Douai" de la chanson poétique Francophone 2007. Avec B.Meulien, il a beaucoup contribué à la redécouverte de G Couté dont il a mis plus de 30 textes en musique. Parmi ses autres spectacles : "Plein Chant", "Sillon sillage", "Chante vigne chante vin", "La chanson d'escale"... Il a également composé des mélodies pour de nombreux artistes dont Allain Leprest, Francesca Solleville...



**Marie Mazille** - Musicienne (violon, clarinette, clarinette basse, voix) Elle excelle dans tous ces domaines, c'est une musicienne accomplie ayant déjà une riche carrière musicale à son actif. Elle est également compositrice pour le théâtre et la danse. En chanson française, elle accompagne G Pierron et H Maurice dans différents spectacles, elle travaille également dans les milieux scolaires et hospitaliers.



**Patrick Reboud** - En plus d'une formation de technicien preneur de son en milieu musical, Patrick est un musicien indépendant, accompagnateur de Natacha Ezdra, Gérard Pierron, et Hélène Maurice (chanson française)... Arrangeur, compositeur, il a travaillé pour le théâtre, la danse contemporaine, l'accompagnement de chœurs... Son univers va de la musique classique au monde du jazz, en passant par les musiques traditionnelles.



**Yves Perrin** Formation de flûte traversière classique puis de guitare jazz à l'ENM de Villeurbanne.

Il a joué avec Blacboule, Hubert Dupont, Laurence Olivier Ensemble, le trio Loucine (inspiré des musiques d'Europe de l'est, plus de 150 concerts en Europe), Enregistrement avec Renaud Garcia Fons, l'Amrat Huqqain Trio, le groupe Vach'inton, Il enregistre également en tant que leader au sein du projet Naïve, avec Tony Rabeson. Cette aventure se poursuit actuellement en trio ainsi qu'en solo avec TALA.

Il a également accompagné Gérard Pierron pour l'album «Plein Chant» et sur différents concerts.

## Scénographie et mise en scène

### Un décor original de Marc Brémont

Il est plasticien, scénographe, peintre et sculpteur : il travaille le bois, les fibres textiles, végétales, les matériaux élémentaires et contrastés que sont la craie et le fusain...il sculpte avec patience des bateaux légers qu'il peint de noir mat et que le souffle balance, il coud et brode des voiles de lin ou de chanvre que les poissons traversent tels des spectres. Exposition récentes : «Hissons les voiles» au Prieuré des Nobis de Montreuil-Bellay et au Presbytère de Fontevraud.dans le cadre de la semaine enchantée . (Marc Brémont : Ateliers de l'Industrie à Mouliherne 49)



Hélène Raimbault et Gérard Pierron dans une mise en scène de Claude Auffort, texte de Charles Louis Philippe

### Une mise en scène d'Hélène Raimbault

Depuis 1976, Hélène Raimbault poursuit, pour le théâtre une formation dirigée, entre autres par Françoise Bette, Anne Delbée, Hélène Vincent, Claude Aufaure, Slimane Benaïssa, Jean-Louis Hourdin, Jean-Yves Picq et travaille en tant que comédienne avec de nombreux metteurs en scène : Pierre Sarzacq, Hélène Gay, Monique Hervouët, Patrick Pelloquet, Claude Yersin, notamment sur le répertoire contemporain. Ces dernières saisons elle a joué des textes de Michel Vinaver, Philippe Minyana, Hanokh Levin, Louis Calaferte... Sa collaboration artistique sur « L'Escale des trépassés » permettra d'affiner la direction des interprètes et de les aider à s'appropriier l'espace dans lequel ils évoluent.



### Le regard du scénographe Jack Percher

Après des études en architecture Jack Percher s'intéresse à l'image, au théâtre et au cinéma. Il rejoint le Théâtre du Radeau au Mans en 1981 puis assure de nombreuses collaborations en tant que scénographe, décorateur, éclairagiste ou metteur en scène entre autres à la Comédie de Caen, au Nouveau Théâtre d'Angers, au théâtre du Chêne Noir à Avignon, au Théâtre de l'Ephémère au Mans ...). En 1985, première mise en scène, suivie de bien d'autres sur des textes de P. Adrien, J.Tardieu, A. Rimbaud, S. Mrozek, A. Tchekhov, Molière, G. Courteline, R. Dubillard, Y. Ritsos, B. Chartreux, Pinter, Ionesco ...

En amitié avec l'équipe il sera un regard extérieur précieux.

## Préalable artistique

Monologues, chansons, compositions instrumentales, la mise en scène visera à fondre les deux univers poétiques. L'équipage des musiciens et les deux interprètes marins se retrouvent dans un même amour de la mer.

Le décor de Marc Brémont sculpteur angevin, se compose de voiles ouvragées, les éclairages et les ombres pourront jouer à volonté.

Quelques éléments d'exposition : sculptures de Marc Brémont, Photos de Louis Brauquier, portraits et dessins de Tristan Corbière, ... seront visibles dans le hall d'accueil du théâtre.

Les mélodies sont de Gérard Pierron, les arrangements de Richard Galliano. Les parties instrumentales seront des compositions originales des musiciens.

## le Calendrier de travail :

- automne 2010 : définition du projet avec toute l'équipe, pistes de travail individuel
- mars 2011 : rencontre musiciens interprètes,
- mai 2011 : journées de recherche sur la scénographie (Grange de La Ménitré)
- juillet 2011 : choix des textes et chansons, enregistrement de travail
- septembre du 12 au 22 : résidence de création au THV de St Barthélémy
- le 21 «avant-première», publics et professionnels invités.
- le 22 septembre «première» pour l'ouverture de saison du THV.
- premier semestre 2012 : résidence (villes de Donges, Montoir, Trignac) avec mise en place de petites formes pour salles réduites, médiathèques, rues ... et de projets pédagogiques. Spectacle à Donges
- Avril 2012 : spectacles le 6 à St Pierre des Corps et le 24 La Flèche .
- D'autres spectacles suivront mais les dates ne sont pas encore arrêtées.



Séance de travail dans la grange de nos amis François et Patricia Daligault sous les voiles réalisées par Marc Brémont



Projet de conduite et enregistrement d'une première maquette  
 (séances de travail de juillet 2011 à Châtel Guyon chez Alain Vannaire, à l'occasion  
 des rencontres Marc Robine)

- 01 Je vous appelle, beaux copains... (Gérard) en D. Couper à « amis inconnus ».  
Guitare seule, puis Accordéon très lointain. Violon pizz ?
- 02 transition : Oh combien de marins de V. Hugo (Yves ?)  
+ La Fin (Bernard)
- 03 La Chanson d'Escale (Gérard) en D. Clarinette Basse + Acc + Guit
- 04 Point n'ai fait un tas d'océans (Gérard) en Cm. Guit (min) puis Acc (Maj). VI pizz ?
- 05 transition : l'introduction de La Balancelle (Patrick)  
La Balancelle (Bernard)
- 06 Paroles à Robert Bastien, Navigateur (Gérard + Marie) en Cm !!!  
Acc + Guit. Attention, se baser sur la version de R. Galliano !
- 07 La Chanson de Marseille (Gérard) en Bm. VI + Guit + Acc
- 08 La Mort du Docker (Gérard) sur musique Le Clown Perdu. Guit + VI + Bandonéon ?
- 09 Uturoa-Papeari (Gérard) en E. Guit VI Dulcitone ?
- 10 ... enchaîné avec petite transition, puis Le Novice en Partance (Bernard)
- 11 Petite Fille Maritime (Gérard + Marie) en Gm et C. Intro à 2 accordéons ?
- 12 Tu ne sais pas pourquoi tu bois (Gérard) en A . Guit + Cla + Balais ?
- 13 L'Américaine (Bernard) tuilé avec Matelots (Gérard + Marie) en Em. Guit + Acc
- 14 anecdote : la maison de Brauquier (Bernard ?)
- 15 Je voudrais être assis au Café du Commerce (Gérard) en C. Dulci + Guit + ClarBass
- 16 transition : Chaudière pour les marins + explication
- 17 Capitaine Ledoux (Bernard)
- 18 Mes amis rassemblés (Gérard) en C. Clarbass + Acc + Guit
- 19 Mangeons des fruits ma Caravelle (Gérard) en Em. Guitare Sitar ? Dulcitone ? VI ?
- 20 La liberté des mers (Marie) en Am. Acc + Guit
- 21 instrumental : Pluie d'été (Malmousque), en A. Guit + Accordina ? + ClarBass ?
- 22 Fortis (Gérard + Tutti) et La fin de l'aventure (Bernard)

## Je vous appelle, beaux copains de l'amertume,

Qui tramez sur le Port des corps émerveillés,  
Et vous, ma reine, brune amie des grands voiliers  
Qui vous parlent d'amour dans les longs crépuscules.  
Audisio, africain, et Jeanne près de toi,  
Chère fraternité méditerranéenne,  
Sur la terrasse, où fous nos soleils se rejoignent,  
Nous nous retrouverons une dernière fois.  
Venez. L'éternité monte dans le silence  
Et l'ombre qui nous prend épuise sa douceur.  
Ah ! ne sentez-vous pas, vivantes, les présences

D'innombrables absents qui nous touchent le cœur?  
Les vergues arrêtées dans la nuit maritime  
Où les étoiles sont la route de demain,  
Emeuvent à la mort, sur la porte voisine,  
Des femmes appuyées à d'inquiétants destins.  
Et c'est ce moment-là que choisit pour sa plainte,  
Lointain, sur l'autre rive, un accordéon nu  
Qui ramasse l'amour de ces femmes atteintes  
Et nous porte celui d'un ami inconnu,

Louis Braquier Le bar d'escale

*Oh combien de marins, combien de capitaines  
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines  
Dans ce morne horizon se sont évanouis !  
Combien de patrons morts avec leurs équipages !  
L'Océan de leur vie a pris toutes les pages,  
Et d'un souffle, il atout dispersé sur les flots,  
Nul ne saura leur fin dans l'abime plongée...  
Nul ne saura leurs noms, pas même F humble pierre,  
Dans l'étroit cimetière ou Fécho nous répond, ...*

Victor Hugo Océano nox

## La Fin

Eh bien, tous ces marins — matelots, capitaines,  
Dans leur grand Océan à jamais engloutis...  
Partis insoucieux pour leurs courses lointaines  
Sont morts — absolument comme ils étaient partis.

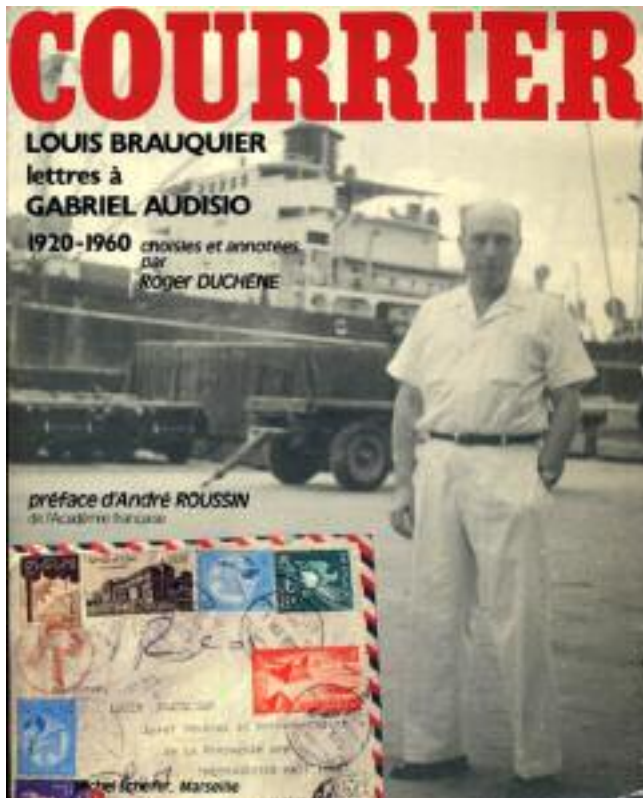
Allons ! c'est leur métier ; ils sont morts dans leurs bottes !  
Leur boujaron au cœur, tout vifs dans leurs capotes...  
— Morts... Merci : la Camarde a pas le pied marin ;  
Qu'elle couche avec vous : c'est votre bonne femme...  
— Eux, allons donc : Entiers ! enlevés par la lame !  
Ou perdus dans un grain...

Un grain... est-ce la mort ça ? la basse voilure  
Battant à travers l'eau ! — Ça se dit encombrer...  
Un coup de mer plombé, puis la haute mâture  
Fouettant les flots ras — et ça se dit sombrer.

— Sombrer — Sondez ce mot. Votre mort est bien pâle  
Et pas grand'chose à bord, sous la lourde rafale...  
Pas grand'chose devant le grand sourire amer  
Du matelot qui lutte. — Allons donc, de la place ! —  
Vieux fantôme éventé, la Mort change de face :  
La Mer !..

Tristan Corbière Gens de mer





### Chanson d'escales

Je vois s'amarrer des tartanes  
 Chargées de beaux poissons d'argent,  
 Victor Gelu sous les platanes,  
 Parle à des nervis de Saint-Jean.  
 Je vois des mâts et des voilures,

Et d'éclatantes cargaisons,  
 L'odeur verte des aventures  
 Brûle mon sang de ses poisons.  
 La ville est un blanc coquillage  
 Bruissant de lointaines rumeurs,  
 J'écoute et tous les paysages  
 Me prennent ma force et mon cœur.  
 Des oliviers sur les collines,  
 Des collines grecques et nues.  
 La criée de la place aux Huiles,  
 Toutes les terres inconnues.

Je ne sais plus si je débarque  
 Ou si j'ai passé là vingt ans,  
 Si je mets le pied sur la barque.  
 Si j'ai couru les Océans.  
 Il me semble qu'une fortune  
 Me porte sur son beau vaisseau.  
 Et que l'étoile levantine  
 L'annonce comme mon berceau.  
 Je suis avec des équipages,

Nous avons beaucoup navigué;  
 Des corbeilles, sur le rivage.  
 Pleines des fruits que j'ai cherchés.

Louis Brauquier Et l'au-delà de Suez

### Point n'ai fait un tas d'océans...

Point n'ai fait un tas d'océans  
 Comme les Messieurs d'Orléans,  
 Ulysses à vapeur en quête...  
 Ni l'Archipel en capitain;  
 Ni le Transatlantique autant  
 Qu'une chanteuse d'opérette.

Mais il fut flottant, mon berceau,  
 Fait comme le nid de l'oiseau  
 Qui couve ses oeufs sur la houle...

Mon lit d'amour fut un hamac;  
 Et, pour tantôt, j'espère un sac  
 Lesté d'un bon caillou qui coule.

- Marin, je sens mon matelot  
 Comme le bonhomme Callot

Sentait son illustre bonhomme...  
 - Va, bonhomme de mer mal fait!  
 Va, Muse à la voix de rogomme!  
 Va, Chef-d'oeuvre de cabaret!

Tristan Corbière  
 Les amours Jaunes

Chanté par Monique Morelli  
 sur une musique de Léonardi  
 dans le disque consacré  
 à Tristan Corbière,  
 «Les gens de mer»



*La Balancelle Le Panayoti prise sur les forbans, par la corvette La Lamproie et se rendant à, Smyrne commandée par le lieutenant Bisson avec un équipage français est assaillie dans l'archipel par une flotte de tartanes pirates et se fait sauter avec eux par Trémintin de File de Batz, quartier-maître et pilote à bord et pour ça [sic] cavalier de la religion d'honneur mis à envers et contre tout, par Edouard Tristan Corbière. (Ile de Batz, 1867)*

## La balancelle

Deux requins dans ton lit, un' garc' dans ton hamac !  
Tas d'sacrés chiens d'mat'lots, ouvrez-moi l'oeil... cric...crac !  
Vous allez voir comm' quoi dix-huit mat'lots et l'of-  
Ficier qui commandait pètèr'nt leur dernier bff.  
Moi, j'étais quartier-maîtr', quartier-maître et pilote  
De d'sur un' balançoir' qu'y gna pas dans la flotte,  
Un' manière d'barquass' que les autr's avaient pris  
D'sur les forbans (sensé les pratiq's du pays).  
V'saurez pour vot' gouvern' que j'avions mis not' sac  
Et l'pavillon d'l'Emp'reur sur c't' espèc' d'bric-à-brac.  
Pour lors, donc, nous croisions sur la mer archi-belle  
Ousque l'temps est si beau et la mer est si belle  
Qu'on dirait qu'y en a pas  
Gna toujours du soleil ou, pour du moins, la lune  
Là, et c'est bleu qu'on doublé, qu'on navig' comm' sur une  
Pancarte à perruquier ; pour de l'eau, c'est de l'eau,  
Mais tout d'mêm' ça n'est pas un' vrai mer à mat'lots,  
De l'eau douc' qu'est sal', quoi ! c'te mer-là, c'te mer-là  
C'est comm' les poissons roug's dans les débits d'tabac.  
Pour le nom du navir', ni Français, ni Breton,  
Ni d'Saint-Mab non plus... un sacré nom de nom  
Le Panayotif, quoi !... mais pour le nom d'un brave,  
C'est le nom de Bisson, commandant, rud' cadavre,  
Un' moutur' premier brin pour le mat'lot sauté  
Q'l'tonnerre d' Dieu n'est qu'un' d'mi-foutaise à côté.  
« A ta santé, Bisson, c'est la sacré' bouteille  
De ton vieux matelot ; à ta santé, ma vieille ! »

Pour lors donc, j'étais d'quart. – « Ouvre l'oeil, au bossoir,  
Trémintin, que me dit Bisson, vois-tu, ce soir,  
Ça sent l'pirat' !... » Gros temps, nous étions sous une île  
Ousqu'y pouss' des pirat's pas par douzain', par mille...  
Ouvre l'oeil au bossoir ! Et nous torchions d'la toile  
A fair' fumer ma chique, et rafal' par rafale  
L'Panayotif pliait comme un' plume à goëland  
– Ouvre l'oeil au bossoir !... Tonnerr', voile à l'avant !  
Branle-bas de combat : du trois-six plein les bailles  
(Ça donn' du coeur au mond'), nous allons rir', racaille !  
Voile au vent, voil' sous l'vent ! autant dir' voil' partout,  
Comm' si j'en accouchions par l'oeil, par tous les bouts.  
Mais c'est Bisson avec sa plus grande uniforme  
(Ah ! quel homm' veillatif !), aiguillet's, claque à cornes,  
Enfi n, tout l'tremblement/ Moi je m'dis : « gnaura chaud ! »  
– Trémintin, qu'y me hèle, accoste à moi, mat'lot :  
T'as du coeur ? Moi ? pour ça, foi de Dieu, plein mon ventre  
Bon ! Si j'aval' ma gaffe avant toi, faut pas s'rendre.



J'sais ça z'aussi bien q'vous. – Oui, mais faut m'foutre le feu  
Dans la soute à poudre, et... Ta main, pilote, adieu !  
Et c'est qu'y m'croch' la main, c'te patt'-ci, c'est la même.  
Tout comme un offi cier, ni plus ni moins, tout d'même.  
Quoi, c'est tout ça ? Ma foi, mon commandant Bisson,  
Que vous êt's bien bégueul' de prendr' tant de façons !  
J'saut'rons l'Panayotif, quoiq' je n'suis qu'un gabier,  
J'vous l'saut'rons aussi z'haut que l'premier offi cier.  
Silence, l'mond' partout ! » – Moi, j'me colle une chiq' fraîche.  
A tribord de ma gueul', sous mon sifflet, la mèche  
Piqué' sur les affûts. – Nous y v'là, veille au grain.  
C'est q'tout's ces balançoir's nous tombaient d'ssus, grand  
train ;  
On r'nâclait leurs odeurs, à c'te mubn d'vermine ;  
Gnavait des femm's aussi, ça vous jutait un' mine,  
Un' mine !... et ça pouillass' comme rats à poison  
D'sur des quartiers d'citrouill's grée's en papillons.

Sacrés tortillards, va !... Bisson, j'vois q'ça l'gargouille  
D'pincer l' carcan d'avec c'te damné tas d' grenouilles.  
Il fout là son cigare, un bon bout. « – Avant d'main,  
Mon garçon, que je m'dis, gn'aura d'la viande à r'quins ! »  
Jésus queu bosse d'rir' ! – Timonier, barr' dessous...  
Feu tribord, avl' ça ! tout le mond', casse-cou !  
Et les Bretons aussi ! – Attrape à en découdre ! –  
Et vlan ! v'là leur volé' (bonn' Vierg', queu drôl's de bougres !)  
Ça nous raffl' proprement, comme un coup d' torlischtri,  
– Attrape à riposter ! – je t'en fous, v'là m's amis,  
Comm' des cancr's en chaleur, qui croch'nt à l'abordage,  
Et leurs sangsu's d'femm's donc, queu cancan, queu ramage !  
L'poil dressait d'leurs quat'z yeux, leur lang' sortait d'leurs  
dents.  
J'n'étions plus q'sept... les autr's dans l'vent d'ces chiens  
savants.

Bisson en avait plein, comm' des poux sur un' galle,  
 Qui lui suçaient la vie ; y se s'coue, y s'affale  
 Avec un' mèch' qui fum' (gna pas d'fumé sans feu).  
 Moi, je r'nifl e son truc et je m'ferm' les deux yeux  
 Par précaution... Et j'saut' !... c'est sauté ! !... c'est tout  
 drôle,  
 J'sais comm' quoi j'ai sauté, mais j'sais pas la parole,  
 C'est comm' qui dirait comme une espèc' d'rognonn'ment,  
 Du coton qu'on s'fourrait dans l'oreill' sensément  
 Et comme un bon coup d'poing qui saut'... J'aval' ma  
 chique  
 Du coup... J'm'sentais en l'air, comm' pochard au phy-  
 sique,  
 Pourvu q' ça dur', c'est bon... Tou à coup l'commandant  
 M'raze, au razibus d'moi que j'en sentais le vent,  
 En l'air, en quat' morceaux, sans compter l'uniforme,  
 C'était dur... un mat'lot, ça !... qu'il a sa colonne  
 Qu'on lui planté'z aux pieds dans l'port de Lorient  
 (Lorient, séjour de guign' !). Pour moi, tout en volant  
 Comme un ballon crevé du milieu des nuages  
 J'voyais mes moricauds tout en bas à la nage,

Un' ratouill' d'boyaux, de femm's et d'pistolets,  
 Et j'voyais tout' la mer, grand' comme un' baille à bras ;  
 Et j'voyais l'il' de Batz, oùsqu'une femm' qui n'est plus  
 M'faisait, ne m'attendant, sauf vot' respect, un animal  
 cocu,

Cerf à la Marengo... A c't instant-là ma chique  
 Que j'avais avalé me brassait un' colique...  
 Je m'sentais r'descendr' raide, et j'tombe écrabouilli  
 Comme un' crêp' en ralingu', dans l'chaud d'c'te bouilli'  
 D'tripaillons en pagaill', de têt's, de jamb's sans maîtres,  
 Des ventr's qui criaient seuls, et des oeils sans lunettes,  
 Et j'nageais d'vers la côt', mais v'là mon âm' que j'rends,  
 J'm'sentais monter la cagn' par tout l'tempérament.  
 .....  
 J'sais pas trop c'que ça dure, un jour ou un semestre,  
 Mais je n'respireis plus qu'par l' dernier bouton d'guêtre ;  
 Tout c' qu'a d'sûr, c'est qu'un jour j'rouvre l'oeil rond et  
 bien,  
 D'vinez où ?... sauf respect, sous l'nez d'un chirurgien  
 D'troisièm' classe. Y gn'avait queuqu' monde d'la Lamproie  
 Qu'avait r'luqué du larg' l'bastringue d'notre exploit,  
 Et qui m'avait r'pêché en drive (et j'les r'merci')  
 Parmi l'Panayoti... moi, j'dis l'Panier rôti !...  
 .....  
 A ta santé, Bisson !... Là, l'vin n'se pomp' q'par cruches  
 Dans c'te gueuzard d'climat, et le sesq' comm' de juste  
 Sensitif au mt'lot, et les crèch's à cochons  
 C'est tout cobnn's comm' cell' de Lorient à Bisson.  
 .....  
 ... Moi, j'nai pas d' colnn', mais j'ai gagné dans c't'exploit  
 L'honneur d'êt' survéçu, la gal' turque, et ma croix.

« *La Balancelle* », composé en 1867,  
 se présente comme une tentative de transcription  
 orale d'un discours que l'auteur prête à « Trémintin de  
 l'île de Batz, quartier-maître et pilote » :

Corbière n'est pas le premier poète à tenter de repro-  
 duire le français parlé sous une forme écrite ou, pour  
 le moins, à vouloir donner l'impression qu'il le repro-  
 duit. L'objet de cet article est d'inventorier la batterie  
 d'artifices employée par l'auteur des *Amours  
 jaunes*, de déterminer la prononciation qui est  
 attachée à chacun d'eux, et d'estimer dans quelle  
 mesure elle reflète le français oral populaire du milieu  
 du 19e siècle, ou du moins la représentation que pou-  
 vait en avoir Tristan Corbière.

Jean-Michel GOUVARD

Université de Bordeaux 3 – UMR 5610

[http://erssab.u-bordeaux3.fr/IMG/pdf/e\\_corbiere.pdf](http://erssab.u-bordeaux3.fr/IMG/pdf/e_corbiere.pdf)



## Paroles à Robert Nastien navigateur

Verse-moi le poison vert  
Comme la mer océane;  
Nous parlerons des tartanes,  
Puisque ton cœur est amer.  
Pourquoi t'ai-je rencontré?  
Tu réveilles ma souffrance,  
Un grand trois-mâts se balance,  
Pourquoi donc m'as-tu parlé  
Du voilier "Molière" de Nantes?

Il faisait, tu me l'as dit,  
La côte de l'Atlantique  
Et les îles Britanniques  
Jusqu'à Lisbonne ou Cardiff  
Il était peint tout de blanc,  
Quoique Nantes soit très sale,  
Et sur les cartes postales  
On le gardait tendrement,  
Tout le long de ses escales.

Un exil au moins étrange  
A mélangé nos destins;  
Le regret des jours marins  
Nous fait l'âme triste ensemble.  
L'hiver nous guette à la porte  
Nous sépare de chez nous;  
Dans le bassin de radoub  
Est une carcasse morte.  
Le vent gèle mes genoux.

J'ai mal au cœur d'être loin  
Nous sommes seuls sur la terre;  
Pourquoi la propriétaire  
Fait-elle le feu sans soin?  
Bastien, parle-moi du temps  
Chaleureux, où, vers d'autres îles,  
Vous pressentiez à plusieurs milles  
L'odeur douce de Ceylan.  
Nous sommes toujours des enfants.

Et ce bouge de Péra  
- Alcools, nostalgie, bataille  
Parle, il n'y a rien qui vaille  
La souffrance que j'ai là.  
Tu racontes sans savoir,  
Tu ne penses qu'à toi-même,  
Indifférence que j'aime,  
Souvenirs rouges et noirs,  
Parle-moi des mers Indiennes.

Louis Brauquier «Le bar d'escale»

## Chanson de Marseille

Elle dansait le soir  
Dans l'American-Bar,  
Au coin d'une rue de la Joliette.  
Les marins anglais  
Pour elle chantaient,  
En chœur, des chansons de Tempêtes.

La chanson des mers  
Froides, des flots verts  
Qui battent les falaises grises,  
Les îles perdues  
Et les grands Docks nus,  
Droits sous la pluie de la Tamise.  
La blancheur du Nord,  
Aux glaces du bar,  
Mettait un halo électrique;  
Et les matelots  
Des Peninsulars  
Rêvaient sourdement du Tropicque.

Plus d'un fut laissé  
Mort, sur le pavé  
Dans l'aube, au coin de la ruelle.  
Nul ne se vantait  
De l'avoir touchée ;  
On ne savait qui protégeait la belle.  
La fille enchantée,  
Torride, passait,  
Comme un poison dans les soirs rouges.  
Pourtant un matin,  
La trouva, le sein  
Ouvert, sur la porte du bouge.

Le bar est fermé,  
La glace est brisée,  
Il y a des gens de la police.  
On ne chante plus. On ne danse plus ;  
Le patron du bar est en fuite.  
Mais ce n'est pas lui Qui a fait le coup ;  
C'est le crime d'un équipage,  
D'un sloop hollandais  
Qui, aux Féroé,  
Depuis vient de faire naufrage.

Louis Brauquier «Le bar d'escale»



## A la mémoire de Hagh M. Bradiey Wharfinger

Ce soir je suis en Egypte  
Dans un grand port purulent  
El je pense à celte lettre  
De mon ami de Sydney :  
"A propos, avez-vous su  
Que le vieux Brad était mort ?  
On l'a enterré lundi  
Dans ses soixante et seize ans"  
Et me voici, l'homme dur,  
Avec le cceur plein de larmes.

La mer est là, comme toujours,  
La mer est là sous ma fenêtre,  
Et le Canal de Suez  
Echange dans ses eaux basses  
Mille messages secrets.  
El moi pourquoi n'étais-je pas  
Près du lit de ce vieil homme !  
Pourquoi n'aura-t-il pas su  
Que je l'aimais encore plus !

Je suis parti, on construisait le North Shore Bridge;  
Il m'avait donné deux pipes et quatre vers de son cru,  
Les pipes sont calcinées, mais j'ai conservé l'écrin  
Et le papier quadrillé écrit de sa vieille main.

Je le lui avais promis.  
En riant, le cceur serré.  
Qu'un jour, rien que lui et moi,  
Revenu exprès de France,

Nous traverserions ensemble  
Et bras-dessus, bras-dessous,  
Le grand pont sous lequel passent  
Les navires qu'il servait.

Quel trésor en nous se cache  
Toujours plus profondément,  
S'enfonce comme de l'or  
Dans les vases sous-marines.

Vieil Irlandais, clair et sobre,  
Après un temps à la voile  
Il avait fixé sa vie  
Au bord du grand port austral.

### Uturoa, Papeari,

Découvertes matinales.  
Râpa solitaire et lointaine,  
Toi rêveuse Reva-Reva.  
C'est assez d'emporter vos noms,  
Assez de vous savoir vivantes.  
Douce filles océanes  
De la nacre et du corail



Pendant plus de trente années  
Sur les wharfs incorruptibles,  
Il s'occupa des navires  
Et des riches cargaisons.

Et moi, qui le commandais.  
J'en avais tout à apprendre  
Il portait un col cassé  
Et une cravate noire,  
Un vieux feutre délavé.  
Je vois ses yeux amicaux.  
Ses dernières dents qui bougent  
Dans sa bouche au tour rasé.

J'entends sa voix, ses conseils,  
Sa prudente expérience  
Et je me sens confondu  
Qu'après avoir tant reçu  
Je lui aie si peu donné.

Il était un de ces hommes  
Grâce à qui la terre tourne,  
Les navires vont et viennent  
Aux horaires respectés.

Il était de ceux qui savent  
Qu'il est aisé de détruire,  
Mais qu'il faut de longues peines  
Pour maintenir ce qui est.

Il était celui par qui  
Les décisions s'accomplissent  
Prises par des chefs lointains  
Qui négligent le détail.

Il était cet homme juste  
Tout entier dans le réel  
Et qui sait ce qu'il faut faire  
Pour qu'il soit réalisé.

Un homme, encor, rien qu'un homme,  
Un homme mort aujourd'hui. -  
J'aurais baisé son visage;  
Il aimait mon amitié,  
Il aurait été content -  
Mais je serre sa mémoire.  
Qu'il m'entende, qu'il me voie!

La mémoire est plus fidèle  
J'aime mieux vous regretter,  
J'aime mieux penser à vous,  
Au fond d'un bar marseillais,  
Et tout bas me faire croire  
Qu'un jour je vous reviendrai,  
Avec l'âpre certitude  
Que ce jour ne luira pas.  
Mais un verre et cette pipe

En seront les seuls témoins;  
Le verre est plein, je le vide.  
Et toi pipe, sois fumée.

L. Brauquier La liberté des mers

*Enseigne*

*A la descente des marins chez Marijane serre à boire  
et à manger couche à pieds et à cheval.*

*Débit de Boisson*

### **Le Novice en partance et sentimental**

Le temps était si beau, la mer était si belle...

Qu'on dirait qu'y en avait pas.

Je promenais, un coup encore, ma Donzelle,  
À terre, tous deux, sous mon bras.

C'était donc, pour du coup, la dernière journée.

Comme-ça : ça m'était égal...

Ça n'en était pas moins la suprême tournée

Et j'étais sensitif pas mal.

Tous les ans, plus ou moins, je relâchais près d'elle

– Un mois de mouillage à passer –

Et je la relâchais tout fraîchement fidèle...

Et toujours à recommencer.

Donc, quand la barque était à l'ancre, sans malice

J'accostais, novice vainqueur,

Pour mouiller un pied d'ancre, espérance propice !

Un pied d'ancre dans son cœur !

Elle donnait la main à manger mon décompte

Et mes avances à manger.

Car, pour un mathurin faraud, c'est une honte :

De ne pas rembarquer léger.

J'emportais ses cheveux, pour en cas de naufrage,

Et ses adieux au long-cours.

Et je lui rapportais des objets de sauvage,

Que le douanier saisit toujours.

Je me l'imaginai pendant les traversées,

Moi-même et naturellement.

Je m'en imaginai d'autres aussi – censées

Elle – dans mon tempérament.

Mon nom mâle à son nom femelle se jumelle,

Bout-à-bout et par à peu-près :

Moi je suis Jean-Marie et c'est Mary-Jane elle...

Elle ni moi n'ont fait exprès.

Notre chien de métier est chose assez jolie

Pour un leste et gueusard amant ;

Toujours pour démarrer on trouve l'embellie :

– Un pleur... Et saïlle de l'avant !

Et hisse le grand foc ! – la loi me le commande. –

Largue les garcettes, sans gant ! Étarque à bloc ! –

L'homme est libre et la mer est grande

La femme : un sillage !... Et bon vent ! –

Ah ! la mer et l'amour ! – On sait – c'est variable...

Aujourd'hui : zéphyr et houris !

Et demain... c'est un grain : Vente la peau du diable !

Debout au quart ! croche des ris !...

– Nous faisons le bonheur d'un tas de malheureuses,  
Gabiens volants de Cupidon !...

Et la lame de l'ouest nous rince les pleureuses...

– Encore une ! et lave le pont !

Gomme ça moi je suis. Elle, c'était la rose

D'amour, et du débit d'ici...

Nous cherchions tous deux à dire quelque chose

De triste. – C'est plus propre aussi. –

Elle ne disait rien – Moi : pas plus.

Et sans doute, La chose aurait duré longtemps...

Quand elle dit, d'un coup, au milieu de la route :

– Ah Jésus ! comme il fait beau temps. –

J'y pensais justement, et peut-être avant elle...

Comme avec un même cœur, quoi !

Donc, je dis à mon tour : – Oh ! oui, mademoiselle,

Oui... Les vents hâlent le noroît...

– Ah ! pour où partez-vous ?

– Ah ! pour notre voyage...

– Des pays mauvais ? – Pas meilleurs...

– Pourquoi ? – Pour faire un tour, démoisir l'équipage...

Pour quelque part, et pas ailleurs :

New-York... Saint-Malo...

– Que partout Dieu vous garde !

– Oh !... Le saint homme y peut s'asseoir ;

Ça n'est notre métier à nous, ça nous regarde :

Éveillatifs, l'œil au bossoir !

– Oh ! ne blasphémez pas ! Que la Vierge vous veille !

– Oui : que je vous rapporte encor

Une bonne Vierge à la façon de Marseille :

Pieds, mains, et tête et tout, en or ?...

– Votre navire est-il bon pour la mer lointaine ?

– Ah ! pour ça, je ne sais pas trop,

Mademoiselle ; c'est l'affaire au capitaine,

Pas à vous, ni moi matelot.

– Mais le navire a-t-il un beau nom de baptême ?

– C'est un brick... pour son petit nom ;

Un espèce de nom de dieu... toujours le même,

Ou de sa moitié : Junon...

– Je tremblerai pour vous, quand la mer se tourmente...

– Tiens bon, va ! la coque a deux bords...

On sait patiner ça ! comme on fait d'une amante...

– Mais les mauvais maux ?...

Et puis : voyez, là, sur mon bras :

C'est l'Hôtel de l'Hymen,

dont deux cœurs en gargousse

Tatoués à perpétuité !

Et la petite bonne-femme en froc de mousse :

C'est vous, en portrait... pas flatté.

– Pour lors, c'est donc demain que vous quittez ?... –



Peut-être.

– Déjà !... – Peut-être après-demain.

– Regardez en appareillant, vers ma fenêtre :

On fera bonjour de la main.

– C'est bon. Jusqu'au retour de n'importe où, m'amie...

Du Tropic ou Noukahiva.

Tâchez d'être fidèle, et moi : sans avarie...

Une autre fois mieux ! – Adieu-vat !

Brest recouvrance

Le Novice en partance et sentimental

Tristan Corbière "Les Amours jaunes"

1862 Inauguration de la ligne Transatlantique  
Le Louisiana part de St nazaire pour Véra-Cruz



### Petite fille maritime

Le soir descend sur les navires,  
Monte la brume de la mer  
Dans la rue de la République  
Jouent les lumières de l'hiver.  
Comme la ville m'est dure !  
Mon amant, navigateur,  
Sur un paquebot de fer,  
Part demain pour l'aventure  
Et déjà ma solitude  
Près des hangars de la nuit  
Mêle son inquiétude  
Aux faces tirées de l'ennui.  
Ne me laisse pas si seule,  
Perdue au froid de mon lit.  
Et mon amour qui console,  
Lorsque je pleure, me dit :

Petite fille maritime,  
Mon pauvre coeur est déchiré,  
Entre mon bateau de Chine,

Et ton lit de fiancée.

Laisse-moi partir, qu'importe ?

Un jour je te reviendrai.

Tu m'attendras sur le môle

Dans le clair soleil levé.

J'aurai pour toi, dans les laques

Noires, des soies en couleurs

Et des oiseaux écarlates

Sur des étoffes en fleurs.

Puisque la terre est si belle

Je te serai plus fidèle

Quand je serai satisfait.

Et moi je ne sais que dire;

Et je ne puis que pleurer.

Le soir descend sur les navires

Et sur ma tendresse noyée.

Que me font, à moi, la Chine,

Tes cadeaux à ton retour,

Si, des escales marines,

Tu ne rapportes ton amour?

Louis Brauquier Le bar d'escale

### Tu ne sais pas pourquoi tu bois,

Ni pourquoi tu tires ta pipe;  
C'est pour trinquer avec ton hôte,  
C'est pour lui offrir ton tabac.  
Tu n'as jamais rien à lui dire;  
Il a fait chaud, il va pleuvoir;  
Mais tu ne veux pas que s'en aille  
Cette image de ton ami.

Il n'y en a qu'un  
Sur la terre vaste

Qui connaisse bien

Le sens de tes mots.

Il y a des années

Que tu ne l'as vu ;

Des mois passeront

Avant la rencontre.

Et la vie est courte et la mer est grande

La route des eaux reste la plus longue

Et trop de vaisseaux sont partis sans moi.

Louis Brauquier eau douce pour navires

## L'Américaine

D'accord, gentlemen-sailors, en France, on n'a pas idée d'un yacht; les cotres anglais sont d'admirables chevaux de course. Et vos goélettes américaines, jolies comme tout sur la mer jolie! J'ai vu des vieux marins attendris leur prodiguer des noms d'oiseaux! Mais, s'il me fallait, avec ces amours-là sous les pieds, donner dans les brisants, finoler dans Ses arêtes, j'aurais peur pour la peinture!

Pour moi, la navigation de plaisance doit être, avant tout, excentrique; une chose défendue aux bourgeois de la mer : sortir quand ils sont forcés de rentrer, chasser dans l'ouragan qui les chasse et battre la lame qui les bat. Braver tranquillement est une des plus grande volupté sur terre comme sur mer, et je mets cela bien au-dessus de la satisfaction que vous trouvez à filer plus ou moins de nœuds à l'heure sur vos yachts de plaisance. Sans compter qu'avec mon sabot de misère par une brise fraîche à démâter, j'aurais sur vous une prodigieuse supériorité de marche et je tiendrais le pari de noyer des clippers encore plus marins que les vôtres.

Et mon équipage!

Vous avez, gentlemen-sailors, de superbes marins, des lions de mer au beefsteak, propres comme ma petite sœur, forts comme des demi-dieux, soit.

Moi, j'ai là, jetés sur mon pont, une vingtaine de chenapans bons à rien, bons à tout; triés soigneusement dans les pays où j'ai passé. Tous gens de sac mais de corde, race scorbutique, assez lâche, mais dure au mal et insoucians du danger par habitude.

Dans ce ramas, j'ai pourtant des créatures à moi : quatre Bretons à têtes de taureau, quatre frères, tous les quatre baptisés au berceau du nom de Fanch et n'en voulant pas démordre. Ce sont des hommes en barre, et sur ceux-là, je peux dormir : mon second, le maître d'équipage, le chef de timonerie et le capitaine d'armes. Pas d'uniforme ; tous gardent leur couleur. Seulement, tous portent au poignet gauche, tatoué à perpétuité, mon chiffre : un T barré.

Quelquefois, pour passer le beau temps, dans un port, je jette à quai cette bordée d'écume rougie. — Tout le monde à terre pour une nuit! — Ah! c'est une nuit pour la gendarmerie!... Et on rallie à l'aurore, tous bleus, éreintés, saignants, bienheureux.

L'autre jour, pendant un coup d'équinoxe, et bordaillant par le travers de Douvres, il me prit idée de laisser porter sur Saint-N... Arrivé en vue, la passe était presque; impraticable, comme il arrive souvent là, et îe navire pas mal désesparé. La jetée était couverte d'un monde avide d'émotions et cette entrée pitoyable fut, pour nous, comme un succès de théâtre.

J'allai le soir au Casino où je trouvai quelques connaissances et tout le high-life flottant des yachts de la Manche. (Il y avait eu la veille un match important.) Je fus présenté comme le patron du Lougre qui avait intrigué tout le monde. J'exposai, au milieu d'un groupe enthousiaste, ma théorie de navigation de plaisance. Je fus le champion du jour. Le grand Chose, un corsaire d'Argenteuil, me pilotait par le bras et je faisais assez mon Zampa de Casino.

Une jeune fille nous arrêta brusquement et, s'adressant à mon pilote :

« Ce gentleman, dit-elle, en me montrant du doigt voudrait-il se faire présenter à mon père, pour moi ?

Je m'inclinai, et la présentation se fit au père, personnage muet du reste; on causa... C'était une Américaine libre comme l'Amérique, jolie comme vos goélettes, gentlemen, et blonde, mais blonde!... Le père s'appelait... Au fait que vous importe leur nom?

« Monsieur, me dit-elle, je vous trouve excentrique vraiment,

Moi aussi.

Je trouve que vous ressemblez à votre bateau.

Il est couvert d'avaries, miss...

Splendid !... dites-moi, j'oserais vous solliciter de le visiter demain?

C'est qu'il est bien triste à voir...

Cela lui sied.

Eh bien, barque et patron seront très-heureux de votre gracieuse visite, avec Monsieur votre père à l'heure qu'il vous plaira demain...

L'heure du lunch; mais mon père n'aime pas. Votre ami Chose plutôt?

Cela fut fait le lendemain; l'Américaine se prit d'une grande passion pour ie lougre

« Quel nom a-t-il?

— Un nom de femme, miss.

Joli

joli

Jolie?

Jolie.

Je ne le vois pas écrit là?...

On a passé une couche de peinture noire par-dessus. »

Elle voulut parler à tous les hommes de l'équipage, et je lui présentai le chat-tigre qui, tout en flirtant, lui enleva d'un coup de griffe un morceau de la main.

« Oh l'amour! dit-elle.

Miss, vous voilà comme mes gens, tatouée au poignet : vous êtes des nôtres...

Je le veux, en vérité, rny captain !

Et, dans un élan tout marin, elle me fit promettre de l'emmener un peu faire la course, un jour de nuit, par un joli petit lemps de sinistre?.

J'hésitai...

« Vous avez peur, monsieur?

Mais votre père

Content toujours,

On en parla au père, qui dit : AU right!

Les avaries réparées, je fis donc mettre le Lougre. en grande rade, l'équipage consigné, en appareillages enfin. Mais un calme implacable. J'allais chaque soir coucher à bord. L'Américaine m'accompagnait à regret jusqu'à la baleinière, me reprochant durement de ne pas savoir commander un peu de tempête pour deux. Toute la plage était au courant; on pariait ; ils iront! ils n'iront pas! Et toujours calme plat! Ma position devenait ridicule.

Enfin, le quatrième matin, belle apparence : une houle sourde, du ressac, des risées et des haubans au soleil. Le baromètre sautant à une hauteur stupide.

Je vins à terre :

« Miss, faites votre sac.

Elle faillit me sauter au cou, et courut se mettre en blue jacket. Ce n'était pas un travesti de fantaisie, mais bien le paletot et le pantalon d'ordonnance achetés à un matelot en congé et appropriés à la hâte

Dix heures. — Le baromètre baisse, l'enthousiasme monte. Le vent joue: on fait des paris au déjeuner : Ils iront! — n'iront pas!

Onze heures. — Le thé. Les paris se corsent, la brise aussi. Le sémaphore est à tempête. On chante :  
Ami, la ma-tiné-e-est-belle...

MIDI. A bord !... Le vent n'attend pas. Le père, devant le Casino assemblé, remet solennellement sa fille à mon bon plaisir de gentleman et à ma délicatesse de matelot. Il a parié pour.

« Maintenant, mesdames et messieurs, si quelqu'un désire être des nôtres... Personne ne dit mot ?...

Et nos amis nous accompagnent de leurs paris et de leurs hurrah.'

L'Américaine saute dans la baleinière et : « Avant partout »

La mer brisait déjà dans la passe ; il fallait parer chaque lame, et du premier coup nous étions, malgré nos capotes cirées, traversés jusqu'aux os. Ce jeu dura bien deux heures avant d'atteindre le mouillage, il était temps. Le Lougre fatiguait abominablement. La chaîne de la maîtresse ancre venait de se casser dans un coup de tangage en démontant le guindeau. Impossible de ravoir l'autre.

« Attrape à appareiller en double. — Par trois ris dans la misaine, deux ris dans le taillevent. — Le tourmentin à demi-bâton. — Voilà la toilette.

Démaille la chaîne et file par le bout. Les ancres au fond, c'est plus simple.

\_ Hisse, étarque et borde partout. »

La lourde brise prend dans la toile avec un bruit de canon, la coque se gîte dans la lame, et nous voilà saillant de l'avant, piquant à quatre quarts dans le lit du vent avec un sillage de huit à neuf nœuds.

Le Casino a disparu dans une grainasse.

« Vous êtes toute mouillée, miss,

—Bah! est-ce que la mer mouille! »

Un de mes Bretons, Fanch, le plus fin timonier du bord, est à la barre; elle le regardait effrontément.

« Homme beau ! » lui dit-elle en face.

L'autre ne sourcilla pas.

La brise fusillait maintenant; le navire charroyait trop de toile et donnait de la bande ferme; il fallait se cramponner aux haubans. L'avant mettait le nez dans la plume et se relevait à peine. Un paquet de mer nous couvrit de bout en bout.

« Vous êtes contente?

—Tout plein ! »

Fanch, le maître d'équipage, vint à moi :

« Faut-il mollir, patron? Nous encombrons à la douce...

-Quoi c'est mollir, monsieur?

-Diminuer de voile, miss.

-Alors, je vous prie... Non... quoi c'est encombrer?

-Ceci. »

Et je lui montrai le beaupré qui venait de se casser au ras, et le tourmentin, emporté au diable, comme un cerf-volant...

« Oh! splendid sport! » fit-elle.

Ni peur, ni étonnement. J'en étais même quelque peu vexé,

« Faut-il mollir, patron?

-La dame ne veut pas, tiens bon.

-Captain, j'ai faim.

-Bossu, sers le lunch dans la chambre. Vous miss, tenez-moi bien pour descendre. Vous allez toujours changer vos vêtements. »

Il faut vous dire que j'étais assez vain de mes petits préparatifs : dans la soute aux voiles, toute une petite boutique de lingerie dévalisée en ville et arrimée par le Bossu, ma meilleure camériste. Il m'avait même rapporté triomphalement deux corsets hygiéniques de neuf francs. J'avais préparé moi-même un grand peignoir pris en Orient, et des bas à coins brodés, souvenir oublié chez moi autrefois... bien autrefois.

On avait improvisé au fond du carré un sanctuaire discret avec un hunier de rechange tendu de haut en bas. Elle ne fut pas longue à sa toilette! Elle sortit de là grée de ma vareuse de corvée et d'un pantalon à Fanch, le capitaine d'armes. Et jolie!...

Et ça allait toujours, là-haut; on entendait les grosses bottes talonner sur nos têtes. L'Américaine mangeait solidement. La nuit tombait vite. Je pris la carte pour pointer la route. Elle suivait des yeux en fumant une cigarette.

« À présent, captain, allons prendre le frais.

-Impossible pour vous, miss, on vient d'amarrer les hommes de quart sur le pont.

-Eh bien! il faut me faire aussi...

-Oui, dans votre hamac. Voyez le bel ours qui vous attend là,

-Oui, superbe peau. Mais je ne veux pas dormir chez un homme ; chez mon époux seulement, plus tard.

Maintenant, je veux mettre ces grandes bottes qui sont là et monter avec sur le pont. Allons, aidez-moi. »

Il fallut bien. Étendue sur un caisson, elle tendait sa jambe. Heurtée, meurtrie par le roulis, elle m'avait empoigné le cou, et je travaillais de mon mieux. Le gros pantalon ne pouvait entrer dans les tiges; il fallut le couper au-dessus du genou avec mon couteau, qui ne coupait pas. Les damnées bottes montaient toujours; elle se livrait avec une innocence de quartier-maître. Elle riait!... Je ne riais pas. Quel métier!

« Ne craignez pas, captain, je suis un matelot, »

Oui, j'étais bien amate!oté ! Elle m'étranglait, et j'étranglais, en conscience; le sang me montait à la gorge...

Des scrupules!... Allons donc!... Seuls, au diable... roulés au hasard dans cette nuit perdue... Des scrupules !,, et trois ris dans la misaine!... Sombrier pour sombrer.,.

« Je vous fais mal, monsieur?

— Un peu, miss. »

Ça ne fait rien, les bottes y sont!... De l'amour?... Allons donc! de l'amour à moi?... Elle est là-haut, mon amoureuse !., L'entendez-vous qui hurle après son amant, battant les flancs, secouant les mâts, écharpant la toile... On couchera peut-être ensemble ce soir... et la petite aussi, alors.

« Montons, miss. »

Elle ne pouvait tenir debout, vous pensez. Je la fis saisir par deux hommes et placer près de moi, amarrée.

« Tenez-moi bien ! »

Et Je lui passai mon bras comme une ceinture.

La tourmente était dans son plein. Nuit aveugle, une pluie cinglée, pas de ciel. Le pont noyé, la carène geignant lamentablement, et les cris de poulies, les craquements...

Sur l'avant, quelqu'un chante. C'est la voix du Bossu. Elle nous arrive sanglotée, par lambeaux...

*Adieu, la belle, je m'en vas;*

*Adieu, la belle, je m'en vas...*

Et les sifflements des rafales et le ronflement des manœuvres, le claquement des voiles...

*Puisque mon bâtiment s'en va...*

« Ouvrez l'œil au bossoir!

—Ouvrez l'œil... »

On ne s'entendait pas; nous avions la respiration coupée.

*Puisque mon bâtiment s'en va,  
Je m'en vas faire un tour à Nantes,  
Puisque la loi me le commande...*

« Ouvre l'œil au bossoir !.. »

Rien. Les hommes de bossoir, amarrés à leur poste, se sont endormis sous les coups de mer, accablés. On les fait, revenir à coup de garcettes.

« Un quart de rhum au monde. »

L'Américaine, collée contre moi, ne bougeait pas,

« Moi aussi, murmura-t-elle, un quart de rhum?

-Oh!...

-En vérité! »

Elle, but dans mon quart.

« Fanch, fais sonder aux pompes,,

-Deux pieds d'eau, patron.

-Bon ! »

À ce moment, nous vîmes, ou plutôt nous sentîmes passer une forme noire, monstrueuse. Tout le navire eut comme un frisson. L'Américaine fit :

« Ah!... »

Elle m'avait serré jusqu'au sang.

« Connu,.. » grogna le timonier,

-Vous dites « Connu ! » vous, l'homme ?

-Pardîé !,, *le Voltigeur hollandais.*

-Quoi c'est ça, captain?

-Le vaisseau fantôme, miss.

-il n'y a pas de meilleur baromètre, ajouta Fanch.

-C'est signe de quoi, l'homme?

-Un trou dans l'eau, mademoiselle.

Nous étions mangés par la mer. Je tenais toujours l'Américaine, qui se laissait aller sur mon épaule endolorie; j'entendais, contre mon oreille, ses dents, comme des pierres de meule, broyant un biscuit de ration. Ses cheveux mouillés fouettaient ma joue en feu ; j'en avais plein la bouche, et je les mordais; ils étaient tout salés de poudrin, et je buvais... Ce poison, l'odeur de femme, m'emplissait les narines. Plus rien... L'abîme, c'était ses yeux ; la tempête, c'était son haleine. La lampe d'habitacle jetait par instant sur nous un éclair tremblotant, tout le reste me semblait de l'autre monde. Je sentis passer en moi comme un souffle de beauté, et je mis sur sa bouche un baiser léger, bien léger...

Elle dormait, parbleu.

« Quoi ? fit-elle en sursaut.

—Rien : le taille-vent enlevé. »

ç'avait été comme un coup de fouet sur nous, puis un frou-frou de soie là-haut.

... Et — je m'éveillai...

Car tout ceci n'était qu'un rêve, un abominable cauchemar.

*A l'automne 1873, Tristan Corbière publie deux poèmes en prose dans La Vie parisienne Le Casino des trépassés et l'Américaine. Ce texte inspiré de Armida-Josefina Cuchiani, qui deviendra Marcelle, la muse-égérie des Amours jaunes. L'Américaine est le surnom donné par les Roscovites à l'étrangère.*





### **Je voudrais être assis**

Je voudrais être assis au Café du Commerce,  
Et je voudrais parler en français au garçon.  
Je voudrais qu'un ami me tape sur l'épaule  
Et dise : "Il y a longtemps que je ne t'ai plus vu."

Alors je répondrai : "J'avais quitté la France,  
C'est le plus beau pays pour ceux qui sont au loin.  
Rien ne vaut, à midi, les cafés de Marseille."  
Ou bien, peut-être aussi, ne lui dirai-je rien.

Et nous boirons, je chercherai ce qu'il attend,  
Quelle révélation venue des Antipodes.  
Les yeux contre la rue, je fumerai ma pipe  
En repassant les jours et les nuits de Sydney.

Ainsi n'importe qui pourrait t'interroger,  
Voyageur silencieux qui n'a rien à répondre ?  
Je sais, je leur dirai, j'ai connu d'autres hommes,  
Que je ne pensais pas jusqu'alors rencontrer,

Des hommes comme moi qui aimaient les navires,  
Qui pensaient au charbon et qui pensaient aux vivres  
Des hommes passionnés pour les beaux arrimages,  
Et qui s'enthousiasmaient des chargements de laine,  
Et j'étais familier avec des capitaines.

Louis Brauquier Eau douce pour navires

*Chaudière, dans l'expression faire chaudière, c'est dans les ports de mer, "tenir une maison où les marins de bâtiments de commerce en relâche apportent leur ration et où on la leur fait cuire . Ici on fait chaudière !".*

### **Cap'taine Ledoux**

Tristan Corbière Saint-Malo-de-l'Isle.

à la bonne relâche des caboteurs  
veuve-cap'taine galmiche  
chaudière pour les marins — cook-house  
brandy — liqueur— pouliage —

Tiens, c'est l'cap'tain' Ledoux !..  
eh quel bon vent vous pousse :  
— Un bon frais, m'am' Galmiche,  
à fair' plier mon pouce :  
R'lâchés en avarie, en rade, avec mon lougre..  
— Auguss' ! on se hiss' pas comm' ça  
desur les g'noux  
Des cap'tain's !..  
— Eh, laissez, l'chérubin ! c'est à vous ?  
— Mon portrait craché hein ?... — Ah..  
Ah ! l'vilain p'tit bougre.

### **Mes amis rassemblés**

Mes amis rassemblés qu'un même amour dépasse,  
C'est pour vous que je pars.  
Je vous offre déjà l'ardeur de mon absence  
Qui sera votre part.  
Mangez ces fruits amers dont la pulpe est saignante  
Et buvez du vin blanc.  
Que je sois près de vous dans vos soirées brûlantes,  
Sur le port innocent.



Photo de Louis Brauquier

Lorsque mon souvenir viendra dans vos paroles,  
Faites-lui bon accueil.  
Vous resterez toujours dans la dernière escale  
Au plus sûr de mon cœur.  
Si quelqu'un ne sait pas mon nom, ne le lui dites,  
Gardez-le tendrement.  
S'il vous presse: - Quel est cet ami qui navigue?  
- C'est un homme vivant.

C' est un homme vivant qui part et se déchire  
Comme un ciel sur les mâts;  
L'homme le plus tenté par l'amour des navires  
Et la forme du monde.

Louis Brauquier Le bar d'escale



### **Mangeons des fruits, ma caravelle,**

Ma goélette bien-aimée,  
Puisque ton corps est pavoisé,  
Des fleurs de la lune nouvelle.

L'hôtel chante dans le silence.  
Comme tu es nue sous la nuit;  
La grande Ourse aime ses petits;  
Le fils de la patronne danse.

Et moi j'aime ton corps brûlé,  
Ton corps de poivre et de cannelle,  
Frais comme un jardin sous l'ondée  
Tropicale, aux joues d'arc-en-ciel,

Ou, chaud, comme au soleil les coques  
De fer des cargos paresseux  
Qui portent les fièvres en eux,  
Parmi leurs cargaisons baroques.

Quelle tendresse me donne,  
Ce soir, l'amour exilé ?  
Quelles nouvelles du monde  
Font notre chair angoissée ?

Es-tu le Port ? Es-tu la ville ?  
Pour me prendre dans ton destin,  
Archipel maudit des presqu'îles,  
Gouffre sensuel et marin ?

N'entends-tu pas les sirènes  
Des paquebots hollandais,  
Qui appuient leurs formes pleines  
Sur l'horizon constellé ?

Des baisers, des ombres tièdes  
Au fond des chambres perdues;  
De grands marins blancs de rêve  
Dérivant sur la ville nue.

Louis Braquier le bar d'escale



### **La liberté des mers**

L'homme passe sa vie à lancer des amarres,  
Puis, quand il est saisi dans le calme du port,  
Pour peu qu'à l'horizon une fumée l'appelle,  
Il regrette à nouveau la liberté des mers;  
La liberté des mers, avec leur solitude,  
Qui parleront toujours au sel de notre sang,  
Où, plus que le printemps enchanteur de la terre,  
Tardif est l'alizé pour le coeur qui l'attend.

Louis Braquier Eau douce pour navires

## Fortis,

Fortis, j' aimais le vin rouge  
Que nous bûmes à Lyon  
A tous les coins d'une rencontre  
D'un jour et d'une demi-nuit;  
Fortis, j'aimais le vin rouge.

Audisio, que buvions-nous,  
Sinon l'anis frais et verdâtre  
Au long de ces après-midi  
Sur le torse nu de Marseille;  
Audisio, que buvions-nous?

Budd, c'était devant un café  
De chez Mockbell, que nous parlions  
De l'Europe encore lointaine  
De l'Australie, de l'amitié  
Budd, c'était devant un café.

Et toi, barman du Pacifique  
Quelle boisson nous offrais-tu?  
Verse le rhum des capitaines  
Dont les voix ne commandent plus  
Et toi, barman du Pacifique.

Vin rouge, anis, rhum et café,  
Dans quels bars vous retrouverai-je?  
Auront-ils le goût que je garde  
Et la saveur de l'amitié?  
Vin rouge, anis, rhum et café. (bis)

Louis Brauquier  
Eau douce pour navires

## La fin de l'aventure

Laissez-les donc monter, ou bien que je m'en aille,  
Ils sont navigateurs,  
Laissez-les. Donnez-moi du champagne et des pailles.  
Un orchestre en fureur

Déchire le salon ivre qui cherche à rire;  
Moi je m'en vais. Amusez vous.  
La nuit, sur le vieux-port couronné de navires,  
M'a donné rendez-vous.

La nuit...  
Si vous la connaissiez! Elle ne peut attendre,  
Elle sait tous les mots,  
Tous les désirs elle les calme, elle sait prendre.  
L'eau verte des fanaux,

Les étoiles, très loin, lui font des yeux sans nombre.  
Vous chercherez longtemps,  
Dans la complicité agrandie de son ombre  
C'est pour moi qu'elle attend.

Adieu, je ne sais pas si je vous reviendrai,  
Voici ma dernière figure.  
Souvenez-vous de moi. Jamais vous ne saurez  
La fin de l'aventure.



Louis Brauquier  
dessin de René Claude Giraud

Tristan Corbière  
par lui même



photo Vincent Levaufre

## Remerciements

A Brigitte Livenais directrice du THV et à la ville de St Barthélémy d'Anjou qui accueillera notre résidence de création en septembre 2011 et aux villes de l'estuaire (Montoirs, Donges, Trignac ) pour une autre résidence avec animations artistiques et spectacles début 2012)

A Marc Brémont qui nous a prêté des éléments de son exposition actuelle «Hissons les voiles» pour nos recherches scénographiques. Nous souhaiterions exposer son travail à l'occasion du spectacle car il correspond magnifiquement à l'univers de l'Escale des trépassés.

A Hélène Raimbault et Jacques Percher pour leur collaboration éclairée.

A Philippe Monnier pour ses coups de mains compétents et chaleureux.

Au dessinateur Gilbert Maurel des amis du musée maritime de La Rochelle pour son soutien, son enthousiasme, il nous a encouragés pour mettre en oeuvre cette création.

Aux amis photographes de St Nazaire Stanislas Fontlup et Géraldine Joigneault pour leur aide et leurs photos de l'estuaire de la Loire qui s'inscriront dans ce projet.

A notre public, fidèle de nos spectacles et en particulier à ceux qui ont soutenu financièrement cette création.

A l'association des amis de Louis Brauquier et aux musée Tristan Corbière de Morlaix.

Merci aussi aux organismes publics et privés qui ont subventionné ce projet.